Rhône
2e 1117

Deuxième Année — N° 60 | Le Numéro : 15 centimes | Jeudi 9 Décembre 1886

# LYON S'AMUSE

LETTRES — ARTS — VIE ARTISTIQUE

THÉATRE — SPORT — VIE MONDAINE

Paul de CHANDIEU
RÉDACTEUR EN CHEF

Journal Littéraire, Politique, Mondain, Satirique et Théâtral
PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

Georges AUBERT
DIRECTEUR

*Suis le lion qui ne mords point*
*Si non quand l'ennemi me poinct*

LETTRES ET CORRESPONDANCE
**Boîte : rue d'Amboise, 2**
LYON

ABONNEMENTS
Lyon (un an)..... 10 fr. | Départements (un an)..... 12 fr.
*On reçoit les abonnements de Trois et Six mois*
VENTE EN GROS : Chez M. ÉVRARD, rue des Archers, 17.

LES ANNONCES ET RÉCLAMES SONT REÇUES
LYON, Agence FOURNIER, rue Confort, 14.
GRENOBLE, id. Passage Teisseire.
ST-ETIENNE, id. 6, rue Sainte-Catherine.
PARIS, Agence HAVAS, 8, place de la Bourse.

# LES BRASSERIES DE LYON.

*LIRE PLUS LOIN*

**LA BRASSERIE LADET**

**Le Duel PEYROUTON**

**L'AFFAIRE DE LA RUE DUBOIS**

(LE JUGEMENT)

## LES ASSIS

Quand s'entr'ouvent les yeux des marguerites blanches,
Quand le bourgeon tremblant palpite au bout des [branches,
Quand les lapins frileux commencent, le matin,
A sortir du terrier pour courir dans le thym, [tes,
Quand les premiers oiseaux, chantant leurs chansonnet-
Font, dans le ciel plus pur, vibrer leurs voix plus
A l'époque où le monde heureux se rajeunit.... [nettes,

Oh ! c'est alors qu'il faut les plaindre, et douloureusement, les malheureux qu'un travail sédentaire courbe sur un bureau, colle sur une chaise, dans un coin de salle ténébreuse, dans une atmosphère lourde, confinée, épaisse, où mijote la vieille odeur chancie des paperasses, des linges douteux, des ronds de cuir, des fonds de culotte.

C'est alors qu'il convient de se lamenter sur le sort des *Assis*.

Les petits boutiquiers ont au moins leur [illegible] qui rentrent un [illegible] porte ouverte, [illegible] peuvent entrer, apportant [illegible] parfum des brises printanières, quand ce ne serait que la senteur des herbes coupées dans le prochain square. Des mouches arrivent en bourdonnant, soûles de lumière, et dansent éperdument dans un rayon d'or. On a même entendu parler d'un hanneton égaré, qui est venu cogner aux vitres de la boutique voisine, et qui a sonné là une joyeuse tambourinade en l'honneur du renouveau.

Et les petits boutiquiers jouissent ainsi du printemps à leur manière, pauvrement, vaguement ; mais enfin ils en jouissent. Ils hument par-ci par là une gorgée d'air frais, malgré les puanteurs du ruisseau et le remugle de l'arrière-boutique. Ils regardent, là-haut, entre les toits des maisons, une bande étroite du ciel, où flottent des nuages violets, où passent des pigeons, où bleuit par instants un grand trou de saphir.

Et les petits boutiquiers, contents de peu, heureux de plus, s'apitoient sur l'infortune des misérables qui n'ont pas même ces maigres plaisirs, et ils se frottent les mains en songeant aux tristes enfermés, aux pâles paperasseurs, aux *Assis*.

L'ouvrier, lui, ouvre toute large sa blouse aux effluves d'avril. Sa blouse et son cœur ! Ce matin, au réveil, il s'est débarbouillé les yeux dans l'aube rose et verte, et il est parti au travail d'un pied léger, d'une âme légère, regaillardi, chantant.

L'usine a déclôt ses fenêtres. L'atelier lui-même, fût-il au fond d'une cour, est inondé de jour clair. Les outils accrochent et font miroiter des paillettes de soleil Près de la porte, une touffe de giroflée éclate en feu d'artifice, ou bien c'est un pot de basilic qui fleure le musc. De la loge du concierge, à travers tous les bruits de la besogne et les cris de la rue, montent les trilles et les roulades d'une cage de serins.

Plus joyeux encore l'ouvrier qui turbine en plein air, suspendu sur un échafaudage, plus près du bleu, évanté par les souffles de l'horizon. Là-bas, tout là-bas, par-dessus les bâtisses en train, il aperçoit l'océan de verdure qui vient battre les fortifications. Il a du soleil sur la peau. Sa cotte flambe comme une fleur. Il voit des papillons jaune voleter autour de sa figure. Il boit du du printemps.

Et les ouvriers, en vidant à midi une bonne chopine, la trogne allumée, les regards souriants se moquent des *déjetés*, des *blaichards*, des chieurs d'encre, des *Assis*.

Mais celui qui les plaint le plus, ces pauvres *Assis*, celui qui le plus fort se désole de leur piteux destin, c'est l'*Assis* lui-même, le plus lamentable des *Assis*, l'*Assis* malgré lui.

Esclave du baccalauréat, qui en a fait un employé, jeune encore, encore plein de rêves, il gémit déjà vissé immuablement à sa chaise de torture, le nez sur d'ignobles registres qu'il doit remplir, remplir sans cesse, et dont jamais il ne verra la fin, condamné au registre des Denaïdes. Oh ! celui-là, comme il se plaint lugubrement ! Et, ce qui est plus triste, sans rien dire !

Il essaye d'apercevoir un bout de ciel, un tout petit bout, par le coin de la croisée ; il dilate follement ses narines chaque fois que la porte s'entrebâille. Mais en vain ! la croisée est loin. Son pupitre est cogné dans l'endroit le plus noir de la pièce. La fenêtre ne s'ouvre jamais à cause des rhumes que craignent ses voisins. Et s'il vient quelque odeur par la porte entrebâillée, c'est l'odeur humide et moisie de longs corridors déserts, où poussent des champignons.

Et, le triste enfermé, le navré paperasseur, le douloureux chieur d'encre, écrit en cachette des sonnets au printemps, de pauvres et lamentables sonnets qui voudraient bien ouvrir leurs ailes et aller vagabonder par les sentiers verts, mais qui sont voués au ténébreux cartable, et qui se dessècheront là, entre deux feuilles, comme de vieilles fleurs fanées, et qui feront rire cruellement les autres *Assis*, les antiques *Assis*, les *Assis* par vocation

Car, pour les *Assis* de naissance, il n'y a ni printemps, ni brises, ni papillons, La seule verdure qu'ils connaissent, c'est le vert du dos des registres. Et eux ne s'en plaignent pas ! Aussi est-ce à nous qu'il appartient de les plaindre, ces calamiteux, martyrs [illegible] miteux, qui n'auront jamais désiré pour leurs poumons racornis un autre air que leur air lourd, confiné, épais, ou mijote l'écœurante odeur chancie de paperasses, des linges douteux, des ronds de cuir et des fonds de culotte.

Jean RICHEPIN.

## PREMIÈRE NEIGE

A CLAUDIA MONNAIE.

*Du haut de mon unique et très haute croisée*
*Qui domine les toits étayés au lointain,*
*J'ai vu la ville triste et blanche, ce matin,*
*Comme une jeune vierge et comme une épousée.*

*La neige, déployant son plus riche satin,*
*Capricieusement partout s'était posée,*
*Et le ciel avait pris une teinte rosée*
*Qui faisait deviner le soleil incertain.*

*Alors à ce moment tressaillit tout mon être*
*Car, devant ce tableau, merveilleux et troublant,*
*J'évoquais ta beauté, poème rose et blanc.*

*Et lorsque en frissonnant j'eus fermé la fenêtre,*
*J'allais te retrouver sur de molles coussins*
*Et baiser longuement la neige de tes seins.*

**RAOUL CINOH.**

## LES BRASSERIES DE LYON

### *La Brasserie LADET*

Gerfaut vous n'avez pas raison. Alors que je m'apprêtais à fouiller de mon regard d'observateur, la vie ardente et animée de ces brasseries où la femme, adoptant les mœurs chinoises, nous sert en esclave aux chaînes d'or d'ailleurs, voilà que d'un seul mot précis et tranchant vous nous en faîtes l'oraison funèbre et vous empruntez le langage d'un Bossuet pour faire retentir à nos oreilles, comme un coup de tonnerre, ces mots tristes et funèbres : la brasserie se meurt ! la brasserie est morte ! Je proteste, et quand je vous aurai promené dans ces temples dont vous semblez ignorer la nature, j'espère vous voir converti à ma cause. J'userai d'une stratégique habile. Pour vaincre dès le début, je frapperai un grand coup, car je vais vous décrire la brasserie Ladet.

A tout seigneur, tout honneur. Je vous présente M. Ladet. Une grosse tête de bonhomme gouailleur, au regard du Normand rusé, col d'une rare puissance, allure importante et magistrale, léger embonpoint. Il vous accueille toujours avec le sourire sur les lèvres. Si la compagnie d'un bock vous paraît ennuyeuse, il vous offrira soit un stock d'historiettes grivoises narrées toujours avec un sérieux comique, soit une partie de billard. Empressez-vous d'accepter et vous verrez son regard s'allumer. Il exécutera avec un brio merveilleux une série de carambolages plus fantastiques les uns que les autres ; sa main, avec une habileté de maître, saura lancer les billes dans une féérique voltige, et vainqueur ou vaincu il sera content. Un quatrième à la manille réclame trois joueurs attablés. S'ils sont seuls, M. Ladet s'offrira de lui-même ; il saura vous présenter avec un tact plein de délicatesse, et de trois inconnus, vous fera trois amis sympathiques.

*
* *

Les gerbes d'étincelantes lumières qui jaillissent en ondes phosphorescentes des lustres suspendus à la voûte et dont l'éclat est atténué par des cristaux à la nuance opaquement argentée m'ont sans doute ébloui, quand d'une main courtoise et polie, j'ai ouvert devant vous la porte aux gonds d'airain qui donne accès dans la brasserie ; car j'ai oublié de présenter à nos [illegible] amateurs les arbustes exotiques qui, dans l'hiver, nous donne l'illusion d'un printemps éternel. Ils semblent narguer la bise du dehors, les flocons de neige aux reflets lactescents. J'ai oublié d'offrir à votre admiration les peintures nouvellement antiques qui décorent les murs. Ici, c'est une cascade aux flots écumants et dont le cristal limpide semble un miroir où coquettes comme des femmes, se penchent, en se contemplant, pivoines agapantes, molènes, digitales et belles de nuit ; là, ce sont encore des fleurs ; plus loin, des fleurs toujours : la flore tropicale étale de toutes parts sa luxuriante végétation. Peut-être ces œuvres charmantes sont-elles dues au pinceau d'un peintre bohême qui paya de cette manière les bocks nombreux auxquels son nom de rapin l'oblige en quelque sorte à faire honneur, mais non, me dit mon voisin, c'est M. Teyseidre, peintre aimé des fleurs, qui les esquissa à la naissance de la brasserie.

J'ai encore oublié de vous faire observer qu'avant d'entrer dans la vraie salle, la salle sérieuse, vous deviez franchir un vestibule, un tambour où s'arrêtent les clients dont la nature exige un atmosphère plus frais, ou qui aiment à voir ce que la rue offre de pittoresque. J'allais réparer mes oublis, mais je m'aperçois que je viens de le faire. Qu'il me suffise d'ajouter une réflexion : je ne sais plus quelle Hébé me disait un jour en réponse à mes récriminations sur la médiocrité des consommations ; je croyais, disait-elle, que c'était surtout pour nous voir que vous veniez dans les brasseries. Jeunes présomptueuses, si nous aimons à boire ensemble bocks et sourires, nous voulons que l'un soit aussi frais que l'autre, et que nous puissions les savourer tous les deux avec le même plaisir. Ici vous aurez ce double avantage.

*
* *

Oui, me disait un ami, tout passe, même les colères de femmes, que je croyais éternelles, en me montrant Marguerite et Berthe, dont l'inimitié est restée fameuse à la Luxembourgeoise ; aujourd'hui, ce sont deux sœurs rivalisant de gentillesse : Marguerite, aux formes accusées, aux regards doux et tendres, et surtout chère aux clients qui veulent avoir des réminiscences des héroïnes de Mürger ; Berthe, aux riches hanches, à l'opulente poitrine, tournerait la tête aux fils d'Albion, ces créateurs du confortable. Si vous aimez Platon et ses théories sur l'amour de cultiver cette fleur, cette rose (Louise la Blonde), qu'un jour je pris le plaisir de vous offrir ; si jamais je prends la fantaisie d'esquisser la fille de brasserie telle que je la voudrais pour être parfaite, je la prendrais pour modèle ; je vous dirai le jeu admirable de cette artiste habile, je vous dirai ces mille mutineries câlines et caressantes de chatte félonne, qui vous font croire que vous êtes son idole : j'entre un instant après, et je sors avec le même espoir ; d'autres viennent et s'en vont de même. Que vous dirai-je de Clémence, née sous le ciel brûlant de la campagne, son visage hâlé, aux vives fraîcheurs dénote une robuste santé, sa voix n'est pas mélodieuse, mais le cœur rachète beaucoup de défauts, et Clémence est bonne fille ; son esprit est peut-être rebelle à la plaisanterie ; qu'elle se console, je pourrais être son maître. Vous voyez que M. Ladet sait apporter le goût le plus exquis dans le choix de ses serveuses, et votre persuasion sera plus intime encore lorsque vous saurez que dans sa brasserie ont passé tour à tour Louise, dont la tête aux lignes purement grecques a servi de modèle à plusieurs sculpteurs, Eugénie Bidel, dont les *nopces* furent fameuses, Lina, aussi blonde qu'un épi doré, et qui va souvent dans l'Ardèche embrasser le fruit de ses amours, Marie la Marseillaise, Pauline, franche et rieuse comme un enfant, Louise la Bonne, sa sœur, dont je vous ai peint un jour la tête sombre et fière, le regard d'Andalouse, la gorge admirablement modelée...

*
* *

Je pourrais vous dire, en exigeant de vous une discrétion absolue, que M. Ladet prépare pour la saison printanière, ce que Trublot appelle un gueuleton à la campagne, dans les prés aux senteurs de foin, sans Dédèle ; mais je vois ma Dédèle bâiller aux corneilles : or, sans pipe et sans Dédèle, mon inspiration s'éteint, mon cerveau s'épaissit, je vous dis donc au revoir, à un de ces jours à la brasserie Luxembourgeoise.

**Un bachelier ès bocks.**

## De plus fort en plus fort

*Six Gascons festoyaient, régalant d'un grand thé*
*Un enfant de Lyon qu'ils avaient invité.*
*Chacun d'eux racontait d'étonnantes prouesses ;*
*Il n'était point d'exploits fameux, de hardiesses*
*Qu'ils n'eussent accomplis, de tout temps en tous lieux.*
*L'un, de tempérament farouche et bilieux,*
*Avait dans la Calabre un jour livré bataille*
*Au brigand le plus laid qui soit, de belle taille,*
*Armé jusqu'aux dents. Lui, n'avait rien, que son bras,*
*Son courage ; c'était assez. Sans embarras*
*Il le saisit par la ceinture, le balance,*
*Le tourne, puis soudain en l'air si haut le lance...*
*Qu'on ne l'a jamais vu retomber. — Le second [bon.*
*Des Gascons dit : « J'ai fait plus fort que vous, mon*
*J'en racontrai deux, moi, dans la même Calabre ;*
*Ils avaient des fusils, j'avais un petit sabre ;*
*Ils me visèrent, pan ! — Rien du tout, j'étais net.*
*Faisant avec mon sabre un savant moulinet,*
*J'attendis, je piquai les balles au passage,*
*Et, comme ils contemplaient, ébaubis, mon visage,*
*(Car cela les avait stupéfiés beaucoup),*
*Je leur fendis le crâne à tous deux, d'un seul coup, »*
*Le troisième en narra de plus fortes encore.*
*Enfin ce fut le tour du sixième. On ignore*
*De tels exploits, c'est très malheureux, savez-vous ?*
*Celui-là vit six cents brigands, les tua tous,*
*Par des moyens vraiment surnaturels, bien dignes*
*De valoir à l'auteur les plus nobles insignes.*
*— Le Lyonnais gardait un silence profond. —*
*— « Eh ! vous ne dites rien ! fit le dernier Gascon ;*
*Douteriez-vous... ? » — « Oh ! non, certes, je vous [assurez*
*Je vous crois d'autant mieux que certaine aventure*
*M'arriva, près de qui les vôtres ne sont rien. »*
*— « Pas possible ! » — « Ecoutez, et vous le verre*
*J'étais aussi dans la Calabre, un soir d'orage ; [bien. —*
*Et, j'en dois convenir, mon genre de courage*
*Comme vous aux brigands n'est pas habitué.*
*Je n'en trouvai qu'un ; mais hélas !... il m'a tué. »*

**G. Dumoraize.**

## AFFAIRE PEYROUTON - LABRUYÈRE

A la suite d'une polémique, M. Poidebard de Labruyère, rédacteur du *Cri du Peuple*, avait envoyé ses témoins à M. Abel Peyrouton, de l'*Écho de Paris*.

M. Peyrouton ayant jugé convenable de refuser toute réparation à M. de Labruyère, ce dernier, furieux, a recherché M. Peyrouton pour l'insulter, espérant ainsi le forcer à se battre.

M. Abel Peyrouton, ancien rédacteur du *Progrès*, est assez connu à Lyon pour que nous relations cette polémique qui intéressera ses nombreux amis.

Voici ce que dit le *Cri du Peuple :*

Après avoir, pendant plus de quarante-huit heures, essayé de découvrir M. Peyrouton, notre ami Georges de Labruyère l'a enfin rencontré, et lui a par trois fois craché au visage.

Voici du reste le récit d'un témoin oculaire : notre collaborateur M. Duc-Quercy.

### Récit de Duc-Quercy.

Il avait été convenu, entre Labruyère et moi, que nous nous retrouverions, hier matin, au café Cardinal, à l'angle de la rue de Richelieu et du boulevard des Italiens.

J'arrivai à neuf heures précises ; Labruyère était là qui m'attendait.

A neuf heures et demie, nous sortions du café, coupant droit la chaussée pour gagner l'autre côté du boulevard. M. Abel Peyrouton passait à ce moment même, longeant le trottoir d'un pas hâtif.

— Le voilà ! me dit Labruyère, en s'avançant vivement vers lui.

Nous nous trouvions alors presqu'au coin de la rue Drouot ; M. Peyrouton, qui ne nous avait pas aperçus, marchait devant nous. Arrivé derrière lui, à un mètre environ, Labruyère s'arrêta et, d'une voix très calme, l'appela par son nom :

— Monsieur Peyrouton ?

Celui-ci se retourna. En reconnaissant notre ami, il eût un sursaut, fit un pas en arrière et s'arma aussitôt de son revolver, en s'écriant :

— N'approchez pas ! n'approchez pas !

— Monsieur, lui dit Labruyère, vous êtes le dernier des misérables ; je vous crache à la figure.

Les vêtements furent atteints. M. Peyrouton, extrêmement ému, prit à reculons la rue Drouot, le revolver toujours en main. Labruyère, qui avait déposé le sien au journal, depuis vendredi, qui ne s'était même pas muni d'une canne, s'avançait vers lui, répétant :

— Vous êtes un lâche ! un lâche !

Très pâle et agité d'un violent tremblement nerveux, M. Peyrouton continuait de s'écrier :

— N'approchez pas ! N'approchez pas !

Je suivais la scène du milieu de la chaussée, en témoin venu là simplement pour constater l'injure.

Il y eut, à quelques mètres de la mairie, une courte halte. M. Peyrouton, qui me paraissait s'affoler, couchait Labruyère en joue, au moment où celui-ci lui crachait pour la seconde fois au visage.

Labruyère, écartant les bras et présentant la poitrine, répétait d'une voix brève :

— Tirez ! mais tirez donc, lâche, si vous l'osez !

C'est alors qu'un sergent de ville, attiré par le bruit, s'approcha de M. Peyrouton. Celui-ci abaissa le bras et se laissa désarmer. Pour la troisième fois, Labruyère venait de lui cracher à la face.

M. Peyrouton fut immédiatement conduit au poste, et de là chez le commissaire de police, qui entendit nos trois dépositions. Le premier soin de Labruyère avait été de faire constater que ni lui ni moi n'avions d'armes sur nous.

Tels sont les faits. Je les ai rapportés avec une exactitude scrupuleuse, et je me porte garant de leur authenticité.

A. DUC-QUERCY.

Voici, d'autre part, une réponse assez catégorique de M. Peyrouton parue dans l'*Echo de Paris* de mardi dernier.

### Le souteneur Poidebard

Un honnête homme peut être à toute heure, à un coin de rue, victime du premier malandrin venu, expert en guet-apens.

Hier, au moment où j'arrivais rue Drouot, où se trouvent les bureaux de l'*Echo de Paris*, je m'entendis appeler, je me retournai et j'aperçus le souteneur du *Cri du Peuple*, Poidebard de Labruyère, escorté d'un ami. J'avais été prévenu et, m'attendant d'ailleurs à tout de ce ruffian, je sortis un revolver.

La vue de cette arme cloua sur place l'amant de Mme Guebhard et lui fit immédiatement renoncer à toute tentative de voies de fait. Je ne crus pas alors devoir me servir de mon arme contre un misérable, malgré les ordures qu'il lui plut de baver ; d'aucuns prétendent que j'ai eu tort.

*Je me réserve de produire les dossiers de ce souteneur et escroc ;* j'ajouterai, cependant, pour le moment, qu'il est déplorable que dans une ville comme Paris, on puisse être victime de pareils guet-apens. Si la police faisait toujours son devoir, elle nettoyerait facilement le trottoir des souteneurs et des escrocs qui l'infectent, au lieu de se contenter de verbaliser platoniquement contre les *couples* surpris en flagrant délit d'immondices dans les buen-retiros des Champs-Elysées ou des Tuileries.

ABEL PEYROUTON.

Nous comprenons les scrupules de M. Peyrouton, après ce que nous raconte un de nos amis, qui a fait comme reporter la campagne de Tunisie, où il a connu M. Labruyère. Tous les amis que le sympathique écrivain du *Voltaire* et de l'*Echo de Paris* a laissés ici renouvellent à M. Peyrouton leur entière cordialité.

# LES AMOUREUSES D'UN JEUNEUR

Vous savez toutes, très aimables lectrices qui aimez tant les bons dîners, qu'il y a en ce moment deux fous à Paris, Merlatti et Succi, qui veulent étonner leurs contemporains en leur prouvant que désormais l'homme peut vivre sans manger. Vouloir vivre sans manger, c'est simplement bannir de la vie toute gaîté possible, car vous savez aussi que rien ne dispose comme une table bien garnie.

Mais ce que vous ignorez sans doute, c'est que ces deux fous aient pu faire caprice, comme vous dites dans votre langage, et qu'il soit de mode à Paris, soit pour les mondaines comme pour les demi-mondaines, de rendre visite à Merlatti.

Voici ce que nous raconte un journaliste parisien à propos des amours inspirés par Merlatti à une de ses visiteuses :

L'une d'elles a posé à Merlatti de questions détournées, mais très claires au fond.

— Aimez-vous quelqu'un ?... Et, si vous aimez, prouvez-vous votre amour ? Ah ! monsieur, l'on a souvent médit de la femme. Combien on a eu tort... Si vous saviez comme je vous plains ! Pauvre jeune homme ; ne vous serait-il pas doux d'être consolé, la nuit, par une amie ?

— Mais je n'ai pas besoin d'être consolé ? Qu'est-ce que ça me fait, à moi, toutes vos histoires ?...

Et le dialogue se poursuit ainsi, la femme se faisant plus humble à chaque réplique bourrue de Merlatti.

Ah ! il faut l'entendre, lorsque la femme est partie ! Tudieu ! *signor pictore*, vous n'êtes pas toujours tendre pour celles qui vous aiment. Et si là-bas, à Mondovi, quelque jolie fille vous attend, je n'ose guère lui prédire le bonheur... où vous changerez de caractère.

Et Merlatti me dit :

— Hier, il en est venu une qui m'a demandé si je me marierais volontiers. — Avec qui ? — Avec moi, si vous voulez. — *Ce qu'elle m'a fé rigoulé !*

Le fait est absolument vrai, Merlatti été a demandé en mariage par une femme qui s'est précipitée à ses genoux. Assis dans un fauteuil, les jambes croisées, Merlatti garde obstinément les mains dans ses poches pendant qu'une femme est accroupie à ses pieds, ses menottes bien gantées sur ses genoux. Et la jolie amoureuse supplie :

— Voulez-vous m'épouser ?... Vous verrez comme nous serons heureux !... Je vous aime...

Et Merlatti a refusé !

Enfin, quelques-unes lui ont proposé un mariage moins solennel.

Et Merlatti a toujours refusé ! Les médecins le défendent.

Et les lettres ! C'est là qu'elles triomphent, les amoureuses. De plus en plus indifférent, Merlatti a brûlé presque toutes les lettres qu'il a reçues, et c'est vraiment dommage, car il y avait à former un bien joli album.

Cependant, dès que j'ai appris qu'on écrivait à Merlatti, je l'ai prié de garder ces lettres et j'en donne quelques extraits rigoureusement exacts.

L'amoureuse pleurarde d'abord :

O Merlatti, par pitié pour vous et par pitié pour moi, cessez cette cruelle épreuve. Chaque fois qu'arrive l'heure de mon repas, j'entends une voix qui me crie du fond de mes entrailles : Merlatti n'a pas mangé depuis tant de jours !

Et voici celle qui adjure :

Par tous les saints du Paradis, cesse ce jeu cruel et meurtrier, qui va te conduire à la mort ! Oh ! c'est à genoux que je te le demande ! Choisis la mort ou la vie ; demain il ne sera plus temps !

Une plus pratique lui dit :

Si tu acceptes, la voix (*sic*) des journaux me le dira et je te ferai savoir qui je suis.

LE MASQUE ROSE.

Enfin, une autre invective les médecins. Un pur chef-d'œuvre !

Et vous, docteurs barbares, soyez maudits ! pour votre admirable curiosité !...

Je vous vois assistant heure par heure, minute par minute, à la trop lente destruction de ce malheureux. Votre joie ne sera complette (*sic*) que lorsque vous pourrez enfin plonger vos griffes dans ses entrailles et vous repaître de sa dissolution.

Ecoutez maintenant l'amoureuse ardente :

... J'ai confiance en toi, Stefano, et ma confiance est entière, aveugle, sans limites. Je te reconnais le droit de me diriger. Ce que tu me diras de faire, je le ferai. Mais tu ne m'aimes pas, peut-être ? Veux-tu ? je vais t'envoyer mon portrait. A tous les regards tu le cacheras. J'ai le tien, il ne me quitte pas la nuit ! Je cherche sans cesse un baiser sur tes lèvres. Serai-je jamais assez heureuse pour recevoir un long baiser de tes lèvres amoureuses ? Oh ! Stephano, j'en mourrai, je t'adore, je te veux ; un seul baiser sur tes yeux noirs dont je raffole.

Et, crânement, l'ardente amoureuse signe : *Julia.*

Merlatti, ô Julia, me prie de vous dire qu'il vous verra avec plaisir. Soyez heureuse ! Un détail cependant : si vous n'êtes pas brune et si vous n'êtes pas grande, inutile de vous présenter.

# SEMAINE THÉATRALE

## GRAND-THÉATRE

De tous côtés, des fêtes s'organisent pour venir en aide aux inondés ; M. Campocasso, voulant s'associer des premiers à cette bonne œuvre, a donné lundi une soirée, dont le bénéfice viendra soulager bien des infortunes.

Le spectacle était fort beau et bien fait pour attirer une nombreuse assistance. Pensez donc, on a donné le troisième acte de *Rigoletto*, le troisième acte de la *Juive* et le quatrième acte des *Huguenots*. En outre, un intermède charmant a fourni au succès un élément des plus gracieux.

Tous les artistes ont été à la hauteur de leur tâche : Mlles Baux, Hamann, Verheyden, Vidal, Panseron, Arnaud et Dupont. MM. Boudouresque, Massart, Jourdain, Berlhomme. Albert, etc., ont été rappelés, et chacun d'eux a eu sa part d'applaudissements.

∴

C'est jeudi que M. Boudouresque donne sa dernière représentation. Nous voyons partir cet artiste remarquable avec regret, car jamais Lyon n'a possédé une basse qui donne à ses rôles tant de relief et dont la voix se joue avec tant de facilité des difficultés du répertoire.

Chaque représentation que M. Boudouresque a donnée sur notre scène lyrique a été pour lui un triomphe ; mardi nous l'avons revu dans *Robert le Diable ;* il y a été magnifique. Espérons que M. Boudouresque se souviendra des Lyonnais et qu'il reviendra parmi nous.

Vendredi prochain, représentation du *Prophète.*

## THÉATRE DES CÉLESTINS

Tous les soirs, très brillante représentation du *Conseil judiciaire.* Depuis longtemps, le théâtre des Célestins n'avait tenu une pièce aussi amusante. Tout Lyon veut voir la drôle comédie de M. Jules Moineaux, qui obtient tant de succès en ce moment à Paris.

**J. VATÈS.**

# ÉCHOS DES QUAIS ET DES RUES

*Gil Blas*, parlant des Folies-Bergère, nous donne des nouvelles de Lucy Léo, qui représentait le *Casino* dans la revue jouée l'année dernière dans la salle de la rue de la République et qui se montra fort intrépide danseuse aux bals masqués de l'hiver dernier.

Le duel de femmes, dit *Gil Blas*, amène chaque soir tous les escrimeurs en renom de Paris pour voir ce combat qui est réglé d'une manière parfaite.

Maintenant, disons aussi que les deux escrimeuses sont pour quelque chose dans ce succès. Il n'est pas possible de rencontrer nulle part deux plus belles créatures ; et puis, elles ont une manière si coquette de se déshabiller, qu'elles vous font venir l'eau à la bouche. Leurs costumes sont fort amusants du reste, et puis, où trouver une femme d'épée roulant un contre de tierce avec plus de finesse et plus d'élégance que Mme Lucy Léo.

Cette passe d'armes a un tel succès que nombre de jolies femmes ont demandé à doubler les deux escrimeuses.

×

Il existe dans Lyon plusieurs coins pittoresques. De ce nombre est la brasserie des Beaux-Arts. Là, la gaîté ne chôme guère. Dimanche dernier surtout, on aurait pu croire un instant que les pensionnaires de la ménagerie Pianet avaient envahi la maison. Aux rugissements du lion assez bien imités succédaient des cris qui n'eussent laissé aucun doute sans la sérénité joviale et rassurante des Hébés de l'établissement.

On voyait facilement que la Cantinière, Antonia, Charlotte et même la maîtresse de céans n'avaient rien à craindre de ces jeune fauves qui avaient, il est vrai, plus envie de rire que de mordre.

×

Antoinette G..., de la place d'Albon, a l'ambition légitime ou illégitime, comme il vous plaira, d'entrer dans la haute et élégante bicherie lyonnaise. Malheureusement ou heureusement, toujours comme il vous plaira, ses désirs n'ont pu encore être exaucés. A chaque déroute, la malheureuse manie du suicide s'empare de la jeune névrosée. Après avoir épuisé en vain les plus violents toxiques (sur étiquettes), Antoinette implore de ses protecteurs le paiement des notes pharmaceutiques et éprouve le besoin d'être consolée. Mais à l'endroit de la consolation, Antoinette n'est pas exigeante. Elle demande simplement le droit au nouveau vainqueur de prendre le nom de celui qui l'a précédé dans la la victoire. Mais le nombre des guerriers qui livrent bataille est si restreint que la pauvre enfant en est depuis des années à répéter le doux nom d'Henri !...

Après ça, le temps passe et ne revient pas, et la jeunesse suit le temps dans sa course.

×

Avec la rapidité de l'éclair, Emma Bella brûlait un de ces derniers jours le pavé de la rue de la Charité. Les nobles coursiers qui emportaient la belle Emma avaient l'allure des plus beaux purs sang d'Albion. Sans doute, les pauvres bêtes, avaient conscience du précieux fardeau ?

×

La taverne de l'Est possède actuellement un fort joli quatuor d'Hébés. A côté de l'érudite Clo, l'aimable Jeanne Commerce fait vis à vis à Fonfon qui s'est blondie pour appareiller la blonde Lucie.

×

UN PEU de MODES. — On continuera de porter, cet hiver, les cheveux très relevés, dégageant le cou et la nuque. Pour les bals, la poudre sera plus que jamais de mode.

×

### La lorgnette au théâtre.

La lorgnette doit servir à voir, et non pas à se faire voir. C'est le principe que la véritable élégance ne méconnaît jamais, et que la demi-élégance viole trop souvent : une lorgnette qui attire les yeux, soit par ses dimensions, soit par des ornements trop éclatants par des dorures, par des cercles en brillants, par un émail prétentieux, doit être répudiée. Il n'y a de bon goût que les lorgnettes sobres.

Evitez aussi les façons de la tenir qui sentent l'apprêt ; la manière la plus simple de l'approcher de ses yeux est la meilleure. Depuis quelque temps, on a inauguré une façon de la tenir en l'air, par la branche du milieu, avec une inflexion savante du poignet, qui, soi-disant, fait valoir la main, les bagues, l'avant-bras et les bracelets. Cette mise en scène est d'un goût médiocre ; ne donnez pas le spectacle dans la salle.

×

Très élégant le joli manteau fourrure avec toque astrakan, que portait dimanche dernier, Suzanne Dél... Cette brune momentanée, que nous n'avions pas vue depuis plus d'un an, revient d'un petit voyage en Suisse. Suzanne a passée six mois à Vreux dans une coquette villa que lui avait louée son adorateur. Suzanne n'a pas laissé, sur les bords du lac de Genève, son gracieux sourire d'autrefois, il erre toujours sur ses deux lèvres roses.

×

Grande réception chez la Chaillou, lundi dernier ; Marie Brut, comme toujours était de la partie. On a soupé, dansé jusqu'à trois heures du matin. C'est vous dire qu'on ne s'est pas ennuyé.

×

Si le départ de la classe a fait mouiller de nombreux mouchoirs il a fait tressauter de joie le Poupard.

Songez donc, ce béguin, qu'elle s'était laissé enlever par Francine Grande-Sœur, obligé de partir. Sa rivale ne le posséderait plus.

Dans son bonheur le Poupard a oublié de se coucher lundi soir.

×

Nous avons appris cette semaine la mort d'Anna Dan..., une jeune épinglée qui servit quelques jours à l'Egyptien où les habitués l'avaient surnommée : la petite blonde au lorgnon.

Elle est partie dans la fleur de l'âge.

Vingt ans à peine, enlevée en quarante-huit heures par une pneumonie.

Un grand nombre de demi-mondaines assistaient à ses funérailles

Le cercueil disparaissait complètement sous les violettes, la fleur de Mimi Pinson.

×

Ida, Adèle Ténor et Mathilde Bellecour doivent partir incessament pour Alger, où le protecteur d'Ida les invite à aller passer une quinzaine, se chargeant de tous les menus frais du voyage aller-retour. Vous pensez si nos trois plus jolies évaporées se sont empressées d'accepter cette offre gracieuse.

On disait même samedi, dans les couloirs de chez Rancy, qu'Ida et Adèle étaient dans l'intention de se fixer à Alger ou à Constantine.

Et Berthoux que deviendrait-il sans Ida ? Vous verrez que nos trois fugitives nous seront rendues avant qu'il ne soit longtemps. La nostalgie de Lyon est terrible, surtout pour le demi-monde.

×

Très vlan, très pchutt, très beccare le costume d'Ida Ténor, samedi au cirque Rancy ; il a fait l'admiration de tous les connaisseurs.

Seulement qu'Ida se méfie nous avons aperçue certaine couturière prenant force notes peut-être pour en faire un semblable à une petite amie.

×

Nous recevons de Paris des nouvelles des quelques demi-mondaines qui s'y trouvent en ce moment. Toutes ont, paraît-il, la plus grande envie de revenir à Lyon.

De ce nombre, Léonie de Saint-Matricon et Juliette la Suave qui n'y trouvent point tout le bonheur rêvé.

Marie Vincent, plus connue sous le nom de la Petite Poupée, paraît toutefois s'y acclimater, car elle est Parisienne depuis longtemps ; Gemma, la brune Italienne, qui n'est point mal, exceptant cependant son nez en bec de canard, s'y trouve fort bien. Décidément Gemma (qui veut dire perle en italien) est une femme heureuse. Aix-les-Bains déjà a été témoin de sa bonne fortune l'été dernier.

×

A propos de bottes, une rencontre a eu lieu entre Berthe de Ladet et Marie de l'Egyptien. Les deux champions portent des traces du combat.

Mes tristes yeux, pleurez !!!

×

On parle beaucoup dans le monde où l'on s'amuse de certains apétits familiers à quelques personnages du haut commerce de notre ville.

Les distractions chères à Sodôme et Gommorhe ainsi qu'aux Césars et Romains de la décadence, ne sont presque que des badinages à côté des pratiques de ces messieurs.

Notamment le jeu qui consiste à dîner en tête à tête avec madame, en exigeant de la soubrette, qui n'est autre qu'une amie de la maîtresse de maison, certains exercices que notre plume se refuse à décrire. Mais c'est égal, en brûlant un peu de sucre nous pourrions bien y arriver.

×

Il en sera de même pour une habitude assez répandue parmi les demi-mondaines lyonnaises. Il est grand genre, soi-disant, de se rendre après boire dans un de ces établissements que la police tolère et que la morale réprouve, pour nous servir d'un vieux cliché, et qui vient de causer tant de chagrin à un pauvre conseiller municipal.

Il est situé rue Lon... — pas de premier choix, comme vous voyez, mais c'est le seul qui s'y prête. — On y vide d'abord force bouteilles de champagne, histoire de se faire la main ; puis la séance commence à un louis le cachet et par personne.

Nous pourrions mettre des noms, mais nous préférerions voir cesser ces coutumes qui écœurent les hommes les plus décidés et conduisent au tom[illegible] la v[illegible] bustes santés.

×

Blanche Lynx adore la musique et ses accords harmonieux, nous l'avons vu prêter une oreille attentive aux notes jaillissantes, vives et pressées sous les doigts d'un artiste en accordéon. Nos compliments pour ses goûts.

×

Jeanne, du Mont-Blanc, adore Sathonay et ses environs, elle consacre tous ses jours de sortie à des promenades de ce côté. Le rouge attire toujours le papillon, mais on s'y brûle les ailes, gente énamourée !

## NOUVELLES A LA MAIN

Un avocat plaidait devant la Cour un procès civil des plus ardus.

Dans la réplique, le ministère public soulevait une énorme quantité d'arguties.

---

Feuilleton du LYON S'AMUSE 7

# LA BOUCHE DE MADAME X.

Par ADOLPHE BELOT.

*(Suite)*

Je vous vois encore venir. Vous dites : « S'il n'y avait pas des gens comme vous pour se promener autour des fossés et y descendre au premier appel, on n'en creuserait pas tant. On les creuse à votre intention, pour vos vices. » Autrement dit, s'il n'y avait pas d'hommes pour acheter les femmes, aucune ne se vendrait. C'est très juste. Alors, voes vous chargez de les faire vivre, n'est-ce pas ? Vous admettez qu'il existe en France un nombre égal d'hommes et de femmes ; chacun a sa chacune et pourvoit à ses besoins, la fait vivre et bien vivre. Ou bien, si vous le préférez, l'homme travaille et la femme travaille de son côté. Toutes les carrières, toutes les industries sont ouvertes à la femme : elle peut devenir avocat, médecin, banquier, législateur et elle reçoit un salaire égal au nôtre. Son imagination, ses sens, son cœur ne chôment jamais : si elle est jeune fille, un fiancé se présente. Si elle est veuve, vite elle trouve un autre mari, Si ses parents l'ont unie à un vieillard, à un infirme ou à quelque misérable, aussitôt elle se plaint et on la marie de nouveau.

Malheureusement, il n'en est rien. Nos mœurs, notre législation, nos vices s'opposent à ces arrangements. Certains hommes ont dix femmes qu'ils nourrissent et font vivre ; certaines filles ne peuvent trouver un mari. Celles-ci voudraient travailler, produire, gagner leur pain Elles ne le peuvent pas. On leur dit partout : « Ce n'est pas votre affaire. » Et, après avoir longtemps poursuivi le travail et le mariage qui les fuient, elles n'ont plus que deux ressources : mourir de faim, de désirs inassouvis, ou rouler dans le fossé.

Est-ce donc moi et mes complices qui les y avons fait rouler ? Non, c'est la faute de notre organisation sociale, c'est la fatalité, la déveine, attachées à certaines créatures, tandis que d'autres prospèrent sans qu'on sache pourquoi. C'est votre faute, surtout à vous, gens vertueux, qui après les avoir aimées, les avez quittées sans assurer leur existence, qui vous êtes marié sans pouvoir nourrir votre femme. C'est votre faute aussi à vous, pères de famille, qui mangez tous vos revenus, élevez vos filles dans l'oisiveté et le luxe, sans songer à leur dot, et êtes obligés de les marier plus tard à un mari pauvre comme elles. Cette médiocrité d'existence qu'elles ne connaissaient pas leur pèse et elles essaient d'en sortir.

En somme, toutes ces malheureuses, qu'elles viennent de loin ou de près, de l'Italie, de l'Espagne ou de la Chine, en fondant sur nous des espérances que notre dépravation leur a données ; qu'elles descendent de Belleville en petit bonnet, le nez au vent ; de la rue du Sentier, de la Chaussée-d'Antin ou du boulevard Haussmann, en robe de soie et le voile baisé ; ces malheureuses, dis-je, ont besoin de moi et de mes semblables et sont fort heureuses de nous trouver. Si elles ne nous avaient pas, avec nos habitudes d'élégance et notre générosité relative, au lieu de tomber dans un fossé assez moelleux, du reste, capitonné de soie, beaucoup d'entre elles tomberaient dans la fosse commune.

VII

— Mais, en vérité, monsieur, vous me confondez, me dit une voix de femme honnête. Vous ne parlez que d'amours payées, de femmes qui se vendent. N'en existe-t-il pas d'autres ? N'en avez-vous jamais connu qui se donnent ? Vous avez commencé par vous présenter à nous avec une certaine complaisance, comme un homme encore jeune, bien bâti, solide, de figure agréable, bon cavalier, fort à l'escrime, capable de courage à l'occasion. Vous paraissez intelligent ; vos raisonnements sont faux, mais présentés avec habileté. N'avez-vous jamais rencontré une femme qui vous ait aimé sérieusement.

— J'en ai, madame, rencontré plusieurs qui ont prétendu m'aimer comme vous dites.

— Et vous avez cru en elles, j'imagine.

— Certes, jusqu'au jour où elles m'ont trompé.

— Vous l'avez été souvent ?

— Souvent ? Je n'en sais rien ; ce n'était pas moi qui comptais. Mais j'ai été trompé par chacune d'elles.

— Vous trompiez peut-être de votre côté ?

— Tout le temps.

— Alors de quoi vous plaignez-vous ?

— Je ne me plains pas. Seulement, après de nombreuses expériences, j'ai renoncé aux amours vraies et aux amantes sérieuses.

— Vous avez préféré les vestales du temple.

— Oui. Avec celles-là du moins, j'étais fixé : elles me trompaient avant, pendant et après. C'était leur droit, je dirai même leur devoir.

— Mais les autres, celles qui vous ont trompé par justes représailles, vous aimaient du moins, quelques instants, d'une façon désintéressée.

— Croyez vous ?

— Quoi ! Vous doutez d'elles, même sous ce rapport ?

— Hélas ! J'ai rencontré des jeunes filles qui me plaisaient, à qui je croyais être sympathique. Bientôt, je me suis aperçu qu'on songeait seulement à ma fortune. J'ai eu des maîtresses qui me disaient : « Je t'aime pour toi-même, je ne veux rien de toi. » Je me suis cru, par délicatesse, obligé de leur donner tout ce qu'elles ne me demandaient pas et elles l'ont gardé. L'occasion s'est présentée pour moi d'avoir des relations charmantes avec quelques mondaines. Chacune d'elles à son tour s'est trouvée gênée, tourmentée par des dettes et m'a confié ses embarras entre deux baisers. Pauvre, j'aurais fait le sourd, et j'en suis certain, je leur rends cette justice, leurs baisers ne se seraient pas refroidis. Mais j'étais riche : je me suis fait un plaisir d'offrir mes services. On a hésité, puis finalement accepté. Alors, malgré moi, injustement peut être, j'ai douté des amours désintéressées. Maintenant, je ne doute plus. Avec les vestales du temple, encore sur ce point, on sait à quoi s'en tenir. Elles n'entretiennent pas vos illusions et vous n'avez pas la douleur de les perdre.

— Comme vous êtes heureux de pouvoir justifier votre cynisme vis-à-vis de vous-même !

— Est-ce qu'il n'est pas justifié à vos yeux ?

— Non, certes. Toutes les raisons que vous venez de me donner sont fausses. Vous voulez, tout simplement, vous soustraire aux liaisons qui pourraient vous créer des obligations et des devoirs. Vous êtes un égoïste.

— Je m'en doutais.

— Votre imagination, à laquelle vous avez lâché bride, a fini par dominer votre cœur qui ne bat plus. Vous n'aimez que les amours faciles, toujours renaissantes, toujours renouvelées, les changements à vue. Vous êtes un sensuel.

— C'est absolument ce que j'ai voulu établir, avant de vous conter ma petite aventure. Vous ne l'auriez jamais comprise si je ne m'étais pas entièrement dévoilé. J'avais mes motifs pour vous parler de moi, comme je le fais, depuis une heure. Je voulais me bien faire connaître afin de vous moins étonner. Si je vous ai fait aussi assister à la création, à la formation de certains asiles amoureux, c'était pour vous préparer peu à peu, vous empêcher de jeter les hauts cris quand je vous y conduirais.

— Vous prétendez donc m'y conduire ?

— Je prétends même que vous me suivrez.

— Ah ! par exemple !

— Parions... Vous hésitez ; vous avez peur de perdre. Allons, venez.

VIII

J'avais bien dîné le 26 janvier dernier. Avais-je bien dîné ? Non, j'avais dîné comme d'habitude. Pourquoi cette excuse, mensongère et trop banale, invoquée par tous les hommes qui pèchent de huit à onze heures du soir ? Voici la vraie vérité : le cercle et le théâtre ne me disaient rien, et ne sachant que faire, j'eus l'idée de tuer la soirée tant bien que mal, plutôt mal que bien. Dans le cas où ma conduite serait incriminée, je ne pourrais même pas prétendre que je fus entraîné où je ne voulais pas aller par des amis trop persuasifs. J'étais seul, absolument seul, à l'abri de toute influence pernicieuse et si, après deux ou trois tours de boulevards, je me suis tout à coup dirigé vers la demeure de Lareine, je l'ai bien voulu, je suis coupable, sans la moindre circonstance atténuante.

C'est une curieuse physionomie que celle de cette petite femme grasse, courte, active, remuante, bavarde, connaissant son Paris à fond, batailleuse, énergique, tenant tête à l'autorité, forte de tous les secrets qu'on vient lui livrer à domicile, protégée par de hauts personnages, ses clients, dont elle approvisionne les vices, riche de trois ou quatre cent mille francs, acquis par le travail... des autres, corrompue, jusqu'à la moelle, mais naïvement corrompue Oui naïvement, et pour être en droit de maintenir cet adverbe, je cite quelques lignes qui m'ont frappé dans un feuilleton de Sarcey :

*(A suivre.)*

Impatienté, Me X... se lève, et coupant la parole à l'avocat général :

— Messieurs de la Cour, j'ai le dos scié de cette affaire...

— Dans votre portefeuille..., cher maître, répartit en souriant le président.

×

M. X... rentre l'autre jour chez lui et trouve son valet de chambre se servant sans vergogne de la brosse à dents réservée à son usage :

— Misérable, s'écria-t-il, je vous chasse !

— Oh ! Monsieur, reprend le digne serviteur, cela m'arrive si rarement.

×

Catino qui a un rhume assez opiniâtre, est allé consulter son médecin.

Est-ce que votre père n'était pas phtisique.

Calino le rassurant du geste :

— Non, Monsieur, il était photographe !

×

Au Grand Bazar

— Dis un peu, Polyte, avec quoi qu'on fabrique la lumière électrique?

— C'est au moyen d'une pile...

— D'une pile ?... C'est drôle... Après ça, Gugusse m'en a flanqué une que j'en ai vu trente-six chandelles...

— Eh bien, ici, la pile est plus forte, et les chandelles sont plus nombreuses, voilà.

×

Au Restaurant

Il est tard, un Monsieur dîne seul, le garçon du restaurant tient sa tête dans sa main, et attend, en sommeillant, le départ de ce convive.

De temps en temps il bâille et regarde le parquet comme s'il allait s'endormir.

Le vieux Monsieur est au dessert ; on est toujours sensible vers la fin du dîner ; il se retourne alors vers le garçon et lui demande d'une voix douce, avec beaucoup d'intérêt :

— Avez-vous... une névralgie ?

— Une névralgie ? répond le garçon réveillé en sursaut. — Une névralgie, je vais voir à la cuisine, mais je crois bien qu'il n'y en a plus.

×

Sur la Cannebière

— Oh ! mon cer, je suis le plus heureux des pères ! ma fille m'a brodé un tapis de table, et les fleurs paraissent si naturelles, qu'on croit respirer l'odeur des jasmins et des violettes !...

— Et moi, mon ami, c'est bien plus fort ! Ma fille aînée m'a fait un fauteuil en tapisserie avec des guirlandes de roses, et lorsque je m'y suis assis pour la première fois, les épines m'ont piqué ! (Portant la main à la partie blessée), bagasse ! ça me cuit encore !

**NIGRI.**

## Petites Nouvelles Artistiques

### Le départ de Coquelin

Lea journaux de Paris nous apprennent le départ de la Comédie-Française de M. Coquelin.

M. Coquelin aîné a cessé d'appartenir à la Comédie-Française.

Pour prendre congé de lui, quatre-vingts personnes appartenant au monde du théâtre, de la littérature et des arts, ont banqueté mercredi soir à l'Hôtel-Continental.

Parmi les convives, citons MM. Alphonse Daudet, J. Richepin, Faure, Diaz de Soria, Garaud et Laugier, de la Comédie-Française, Verconsin, Grenet-Dancourt, P. Delair, docteur Beni-Barde, Dalou et toute une fournée de peintres : Cazin, Chartran, Duez, Jules Dupré, etc., etc.

N oublions pas M. Jean Béraud, à qui revenait l'initiative de cette petite fête. On a, bien entendu, toasté, récité des vers et monologué.

Puis, dans un discours inévitable, M. Coquelin a daigné nous faire espérer qu'il reviendrait et que nous le reverrions encore.

Il m'en coûte de vous quitter, a-t-il dit, messieurs, comme il m'en a coûté de quitter la maison où j'ai tant travaillé, dans la fréquentation des vivants et des morts que vous savez, qui sont la gloire du pays ! Que j'ai eu là d'admirations et de joies ! Que d'émotions, que de peines aussi ! Que d'amitiés enfin, car c'est là que vous m'avez connu pour la plupart, et parmi le public, j'espère laisser aussi bien des amis inconnus. Mais le monde est petit maintenant, j'en aurai bientôt fait le tour, je reviendrai.

Je n'abandonne Paris que pour peu de temps, et l'art, je ne l'abandonnerai jamais ! S'il plaît à Dieu, je jouerai la comédie encore dans cette bonne ville. Où, je ne sais... Si je n'écoutais que mon cœur, si cela ne dépendait que de moi... mais je n'aurai pas seul voix au chapitre... Enfin, n'importe, je la jouerai certainement et nous nous retrouverons.

O merci, cher grand homme, merci !

Une révolution au théâtre.

Le directeur des théâtres impériaux de Vienne, l'Opéra et la Hefburg, vient d'interdire, par ordonnance, la présentation de bouquets et corbeilles de fleurs aux artistes en scène, ces hommages embaumés ne faisant que troubler le spectacle.

Nous comprenons cette mesure à Vienne où les artistes reçoivent en moyenne cinquante bouquets par soirée, ce qui constitue un véritable abus. Mais en France, cette mesure serait certainement mal accueillie.

La troupe Zæo part pour Saint-Etienne. On nous annonce d'ici quelques jours l'arrivée du cirque Rancy venant de Rouen.

Beaucoup de gens ont pu croire que l'artiste japonais qui faisait au cirque Rancy le travail de la corde était une femme. Erreur ! C'est simplement un homme qui a la manie de se faire passer pour une femme.

Beaucoup de papillons, amoureux de plantes exotiques, s'y sont piqué le nez.

Le théâtre des Bouffes-Parisiens a encaissé 91,000 francs passés de recette pendant le mois de novembre avec *Joséphine vendue par ses sœurs*. L'amusante opérette de MM. Paul Ferrier, Carré et Victor Roger atteindra sa 200e représentation le 22 décembre courant, mais Mme Ugalde ne compte pas s'arrêter en si bon chemin et *Joséphine* tiendra encore longtemps l'affiche du théâtre des Bouffes.

Voilà qui est dit pour encourager l'opérette, un genre assez aimé du public lyonnais, soit dit en passant.

On annonce l'apparition pour 1887, d'un *Annuaire des Artistes dramatiques et lyriques Français*, donnant la nomenclature de tous les théâtres et concerts de France, les noms et pseudonymes du personnel artistique et administratif.

Envoyer des renseignements, 40, faubourg Montmartre, Paris.

L'exposition des œuvres de M. Chatigny, le peintre lyonnais récemment décédé, sera prochainement ouverte salle des réunions industrielles, au Palais de l'Industrie.

Au prochain salon lyonnais, sera exposé le portrait de Mme Massicault par M. Jubien ; chacun sait que M. Jubien s'est fait une célébrité dans le portrait au pastel.

On y verra également celui de Joséphin Soulary, l'incomparable ciseleur de sonnets.

Un journal italien, l'*Asmodeso*, a établi une statistique des personnages et des incidents dramatiques qui figurent dans les pièces connues de M. Adolphe d'Ennery.

Voici les chiffres que donne à ce sujet le journal sus-mentionné :

Les pièces d'Ennery comportent 18 veuves, 16 fils et 2 filles de suppliciés ; 80 orphelins et 112 orphelines ; 60 aveugles ; 93 jeunes filles enlevées à leurs parents ; 22 fratricides ; 8 paricides ; 147 enfants trouvés ; 162 enfants abandonnés ; 124 enfants substitués ; 212 faux testaments ; 216 portefeuilles volés ; 189 duels à l'épée, 168 au pistolet, 1 au sabre, 8 au couteau et 1 p à la hache ; 359 assassinats, dont 136 empoisonnements ; 46 noyés ; 36 échappés des travaux forcés ; 77 adultères ; 79 aliénés ; 41 cas de bigamie, etc.

Et M. d'Ennery n'en a pas fini avec le crime le duel et les orphelins des deux sexes.

## Revue des Cirques et Concerts

### CIRQUE CONTINENTAL

Bellonini, l'excentrique jongleur des Folies-Bergère de Paris, a débuté samedi dernier au cirque Continental.

On a beaucoup remarqué ses remarquables tours d'adresse et surtout son agilité.

Grâce à lui, nous aurons une bonne série d'excellentes représentations au gentil cirque de Mme Léon.

En outre, nous avons toujours les charmantes écuyères, Mlles Juliette et Jeanne Lagoutte, les clowns Puliti, les Frediani, puis enfin les frères Guillaume, les étonnants gymnasiarques, qui ont débuté la semaine dernière.

Toutes les représentations offrent des attractions nouvelles, le programme étant toujours varié.

Chaque soirée est terminée par une pantomime exécutée avec brio et montée avec la mise en scène habituelle qui fait le plus grand honneur à MM. Ben-Hadwin et Gaston.

### CIRQUE ZÆO

Le cirque Rancy vient à nouveau de fermer ses portes ; la troupe Zæo a terminé ses représentations.

Samedi dernier a eu lieu la dernière représentation de gala au bénéfice de Miss Zæo.

La salle était littéralement comble ; pas la plus petite place de libre.

Le public lyonnais a voulu témoigner ainsi sa reconnaissance envers la sympathique artiste.

La recette a dû être belle ; tant mieux pour Miss Zæo.

### SCALA-BOUFFES

Mlle Marthy, la chanteuse tyrolienne travestie, a fait une brillante rentrée : c'est une attraction de plus à ajouter.

La revue *Lyon en 80 minutes* continue ; elle ne doit être jouée que jusqu'au 10 courant ; avis aux retardataires.

M. Mercadier obtient toujours le même succès, ainsi que pour les Gérard's original, instrumentistes, et les sœurs Edith.

### CASINO DES ARTS

*Mistigris*, la nouvelle opérette du casino, est tous les soirs très applaudie.

M. Boccador est vraiment merveilleux dans son travail extraordinaire, qu'il peut utiliser dans la pièce.

Mme d'Armelles, la nouvelle chanteuse de genre, est très remarquable dans les nombreuses chansonnettes de son nouveau répertoire.

M. O'Kill, le célèbre ventriloque, n'a plus qu'une représentation à donner à Lyon.

Montalb.

## L'Affaire de la rue Dubois

### JUGEMENT

Charlotte et Pierre ont été condamnés chacun à *quinze jours* de prison et vingt-cinq francs d'amende

Il faut s'incliner devant la chose jugée ; mais nous n'en retenons pas moins qu'aujourd'hui comme autrefois en France, le pays de Rabelais, de Brantôme et de tant d'autres joyeux viveurs, on méprise les dénonciateurs.

## SAINT-ÉTIENNE

### EDEN-CONCERT

Mouvement artistique. La troupe Legray est engagée à Clermont, concert des variétés. Notre ami Delmas, se rend dans le Midi, à bientôt son retour. La gente Luciany est engagée à la Scala de Lyon. Dimanche, adieux de MM. Lockford et Labarre, de la gracieuse miss Lotty, tous trois engagés aux Folies-Bergère de Paris. Il n'est pas jusqu'à la gracieuse et mignonne Dorvilly qui prend son vol, le 13 courant. Il est vraiment fâcheux que la direction de l'Eden n'ait pas prolongé l'engagement de cette artiste. Mlle Dorvilly nous a promis de revenir dans quelque temps passer plusieurs jours à Saint-Etienne ; elle retrouvera ici toutes les sympathies auxquelles elle a droit. Mlle Edwige Moret est engagée jusqu'au 20 courant. Cet artiste est très aimée du public stéphanois. Nicol, qui devait débuter le 4, ne sera ici que le 7. Samedi 4 courant, débuts de Mlle Andréa Dulac, comique excentrique. et rentrée du baryton Henri. Le 7, débuts des frères Barrois et de Mlle Foucart, travail de force, le 8, rentrée de Mlle Rosa Katy, comique excentrique, et débuts de Mme Desrivières, comique excentrique ; le 10, première représentation des frères Gidon, duettistes bouffes ; le 12, Hobret et Lehmann, couple tyrolien ; le 17, attraction épatante, Novelus. Et c'est tout jusqu'au prochain numéro.

### CAFÉ-CONCERT BONNEFOY

Nous apprenons que le directeur de cet établissement doit cesser ses concerts.

## CLERMONT-FERRAND

### ALCAZAR DU PUY-DE-DOME

*Great attraction!!!*

La direction nous a agréablement surpris cette semaine en nous faisant entendre M. Viscomti, l'homme soprano.

Tous les soirs, grand succès pour cet artiste, qui possède un réel talent ; nous l'avons entendu dans *Mireille*, *Naples*, la *Marquise*, et divers pots pourris des plus originaux et fantaisistes. Nos compliments pour la valse de *Faust*, interprétée au piano par cet impressario le jour de son début.

L'administration a eu une heureuse idée en nous conservant la suave romancière Riauki ; cette charmante artiste remporte un vrai succès avec la *Manda*, le *Sentier des baisers*, la *Fille du tambour-major*, la *Petite mariée*, etc. ; notons également le brio avec lequel elle enlève les opérettes, qu'elle joue très finement en compagnie du comique Vétillard.

D'Jelmary se tient toujours à hauteur de ses succès précédents.

Vous ne chantez plus la *Mélodie arabe*, *Zora et Baccounina*, vous êtes cependant charmante sous ce brillant costume mauresque qui vous va si bien, mademoiselle ! Allons, un peu de courage, nous comptons les entendre avant peu.

Jeanne Peretti, toujours mince et fluette, nous chante souvent *La Cocotte*, *A! a! a! achille*, etc.

Très aimable notre chanteuse comique ; nous donnera-t-elle bientôt la première audition de *La Gross' caiss'?*

A chaque représentation, Vétillard trouve au fond de son répertoire quelques chansonnettes émaillées de force bons mots et calembourgs.

Nous terminerons en félicitant Mlles Riauki et Peretti, ainsi que notre excellent comique pour la bonne interprétation des opérettes de la semaine. Nous citerons principalement : *Chez un garçon*, *L'Ile du grand pélican blanc*, et *Frisette et Briochet*.

L'orchestre a droit également à des éloges pour l'interprétation des œuvres de son jeune chef, Ant. Jouberty.

Nos félicitations au trombonne pour l'ouverture de la polka-mazurka *Poulet de grain*.

### THÉATRE PROVISOIRE

Ouverture 5 décembre. Nous donnerons chaque semaine une chronique sur les représentations. On dit beaucoup de bien de la troupe.

### ÉNIGME

Dans l'alphabet, on trouve mon premier,
Dans la musique, on trouve mon dernier,
Mais, hélas ! lecteur, où trouver mon entier?

Solutions du dernier numéro :

*Enigme* : Siècle.
*Charade* : Coran.

Ont trouvé les solutions :

Nini. Une triste. Je vous aime. Lucien G... Miss Houri. Deux abrutis de la Nuée. Mêlé-Cass. Un habitué de la Moderne. Un adorateur de Marguerite la Pâle. Zut. Léopold V...

K. Rottier. Stradivarius. Un papillon qui a sucé le bouton d'une rose hier. Deux joueurs de piquet au café Morel. Un amateur du rhum du Diamant. Honni soit qui mal y pense. Vallin, directeur du café Morel. L'ombre du père Pupat. La mère Guy. Le père Bertrand et sa pipe de 900 francs. Un lecteur assidu, Gil Omeda.

*Je-vous-aime est le gagnant de ce numéro. Prière de donner son adresse.*

*Un amoureux de Blondinette du numéro 58.*

PETITE CORRESPONDANCE

Stéphane. Vos vers sont faux ; vous ne connaissez pas la prosodie. Il y avait quelques fautes dans les premiers dont on ne s'est pas aperçu. — Auguste C... Merci de *Monsieur Couraci*. Insérerons prochainement. Cl. Tydra. Il y a dos vers faux et vous n'êtes pas dans la note du journal.

Auguste C... Très bon l'*Orage*, mais pas dans la note du journal. — Gil Omeda. Vos poésies ne sont pas dans la note du journal. Nous ne sommes pas l'ennemi des courtisanes. Avec beaucoup de philosophes, nous reconnaissons leur utilité sociale.


**EAU SUÉDOISE**
pour **BLONDIR** et **DORER** les **Cheveux**
*Dépôt chez* ***Gallin-Martel****, chimiste*
**16 et 17, rue Quatre-Chapeaux, LYON**
*Et chez tous les Coiffeurs.*

Éviter les contrefaçons

**CHOCOLAT MENIER**

**Exiger le véritable nom**

*9, Rue de la République, 9*
AU
**BAT-D'ARGENT**
Grande Maison de Blanc
ET
**LINGE CONFECTIONNÉ**
OCCASIONS EXCEPTIONNELLES
EN COUVERTURES DE TOUS LES GENRES

| | | |
|---|---|---|
| **COUVERTURES** | laine grise . . . . . | **2.45** |
| **COUVERTURES** | laine blanche . . . . | **9.90** |
| **COUVERTURES** | pour très grands lits. | **17.00** |
| **COUVERTURES** | coton grands lits . . | **6.90** |
| **COUVRE-PIEDS** | cachemire ouatés . . | **3.75** |
| **COUVRE-PIEDS** | cachemire grands lits | **7.75** |
| **COUVRE-PIEDS** | soie supérieure . . . | **18.00** |
| **ÉDREDONS** | américains. . . . . | **19.75** |

**COUVERTURES TRICOT**
Couvertures piquées
**9, *Rue de la République*, 9**

**ALCOOL DE MENTHE**
**MITCHAM**
RECOMMANDÉ POUR LA TOILETTE
**SUPÉRIEUR** à tous les produitssimilaires
***A. MILLET et Cie, distillateurs, à GRASSE***
DÉPOT Gl: **97, r. Vendôme, Lyon.** *Se vend partout.*

Place St-Nizier, rue Mercière
TOUTE LA RUE DES BOUQUETIERS
ANCIENNE MAISON
**MOUTH**
Mise en vente
DE
Nouveaux assortiments en Costumes, Confections, Jaquettes, Rotondes fourrées, Robes de Chambre, Lainages, Draperies, Toiles, Blancs, Rideaux, Tapis, Couvre-Pieds, Couvertures, Fourrures, Articles de Paris, etc.
**CORBEILLES DE MARIAGE**

*Soins et Hygiène de la Peau*
**Crême Florentine**
A LA GLYCÉRINE
Contre Gerçures, Boutons, Rougeurs, Altérations de l'épiderme
Le Pot : **1 fr. 50**
En vente chez tous les Pharmaciens, Coiffeurs et Parfumeurs
DÉPOT CENTRAL :
**DROCCOS, à Lyon**
24, rue du Plat, et place Saint-Pothin, 5


*Le Directeur-Gérant :* Georges Aubert.

Feuilleton du LYON S'AMUSE 7

# LE CAS DE M. GUÉRIN

Par Edmond ABOUT

*(Suite)*

M. Wilson ne se fit pas prier ; mais à peine si Guérin le reconnut, tant il paraissait froid et pâle dans sa haute cravate noire. Un nuage de tristesse, répandu sur son front, trahissait quelques soucis domestiques, ou peut-être une trop vive préoccupation des bruits de la ville.

— Qui êtes-vous? dit-il à Guérin. Qu'avez-vous ? Que voulez-vous de moi? Je ne m'occupe plus de chirurgie ; je pense à quitter ce pays.

Guérin lui rappela le souvenir de leur connaissance première, et certaine lettre datée de Paris, à laquelle il n'avait pas répondu.

— Parce qu'elle n'avait pas le sens commun, dit le docteur.

— Pas le sens commun, monsieur ! vous ne savez donc pas ce qui m'arrive? Regardez-moi, et écoutez !

L'employé, qui avait tenu tête à cinq docteurs de Paris et refusé de suivre leur ordonnance, se livra comme un petit garçon au sévère empirique de Mantes. Non-seulement il lui raconta la marche de la maladie qui l'avait défiguré, mais il reprit dès le commencement l'histoire de sa vie et la série d'observations qu'il avait faite sur lui même. Il ne craignit pas de confirmer, en la motivant, cette secrète terreur mêlée d'une douce espérance qu'il n'avait confiée ni à sa femme, ni à sa mère.

M. Wilson commença par sourire en haussant les épaules ; puis il devint sérieux, comme si la conviction qui animait Pierre-Marie eût ouvert devant lui quelque nouvel horizon. Il se promena quelque temps à grands pas sans mot dire, et bientôt, revenant à son malade, il l'accabla de questions qui témoignaient du plus vif intérêt. Il voulut savoir de quelle famille M. Guérin était né, quelle position il occupait dans le monde et s'il jouissait d'une fortune indépendante. L'honnête employé donna les détails les plus satisfaisants et peu à peu le front du chirurgien s'éclaircit, rayonna et s'illumina de joie.

— Je vous guérirai ! dit-il à son malade en lui serrant les mains avec force. Bientôt, monsieur ! et sans qu'il vous en coûte un sou ! Oui, oui ; pour l'amour de l'art. Ah ! mon ami ! celui que nous maudissons quelquefois sous le nom de Hasard est un proche parent de la Providence !

M. Guérin, ébloui par l'espoir d'une guérison prochaine, demanda si tous ses vœux seraient exaucés, s'il n'y aurait pas trop à souffrir, et mille *si*, dont M. Wilson abrégea violemment la liste.

— Taisez-vous, lui dit-il. Vous guérirez sûrement. Que cela vous suffise pour aujourd'hui. Nous avons cent choses à préparer, à éviter, à cacher. Le monde est méchant en tous pays, mais surtout à Mantes. Vous ne pouvez rester dans cette maison, au cœur de la ville. J'en ai une autre en vue, sur les bords de la Seine, à deux kilomètres d'ici. Votre femme est-elle avec vous ?

— Oui, et ma mère.

— Tant mieux. Vous êtes arrivés ensemble hier soir ?

— A neuf heures.

— Bon ! Et elle n'a vu personne dans la ville ? Personne ne l'a vue ?

— Non, que je sache, excepté ses parents.

— Empêchez-là de sortir jusqu'à ce soir. Ou faites mieux : priez-la de venir à l'instant. Appelez aussi madame votre mère. J'ai des ordres à leur donner... je veux dire une ordonnance à leur prescrire. Quant à vous, j'exige que vous gardiez votre secret jusqu'au dernier jour !

Pierre-Marie fit appeler sa mère et sa femme.

— Mesdames, dit M. Wilson en reprenant son visage sévère, j'opérerai M. Guérin et je m'engage à le sauver. Peut-être même ferons-nous quelque chose de plus pour votre famille. Mais le succès dépend de vous autant et plus que de moi. Promettez-vous d'exécuter mes prescriptions à la lettre, si étranges et si inexplicables qu'elles puissent vous paraître ?

— Nous promettons tout, mon bon monsieur, s'écria Mme Guérin.

— Vous passerez cette journée ici, sans recevoir personne que M. et Mme Laurent. Ce soir, après souper, je viendrai vous prendre en voiture et je vous conduirai dans une maison de campagne que j'aurai louée pour vous.

— Est-ce que nous ne sommes pas bien ici ? demanda la jeune femme.

— Non ; le séjour de la ville ne vaut rien pour ce que nous avons à faire.

— Mais alors mes parents ont un bien de campagne à Limay. Nous y serions chez nous et il n'y aurait pas de location à payer.

M. Wilson fronça le sourcil.

— Avez-vous confiance en moi ? dit-il. Obéissez-moi aveuglément. Sinon, je me retire.

On jura tout ce qu'il voulut. Il reprit, d'un ton moins sévère, mais toujours impérieux :

— La maison que je vous ai choisie est entourée d'un grand jardin. M. Guérin sera libre d'aller et de venir, et de prendre de l'exercice dans les limites que je tracerai moi-même. Quant à sa femme, elle gardera la chambre et demeurera étendue sur une chaise jusqu'au jour de l'opération.

— Moi ? s'écria la jeune dame.

— Vous. Je vous autoriserai à recevoir la visite de vos parents et de quelques amis, si vous me promettez de jouer le rôle d'une femme malade.

— Et à quoi bon, grand Dieu ?

— Tu le sauras plus tard, dit M. Guérin.

Le médecin poursuivit :

— Parce que je ne veux pas seulement sauver la vie de votre mari. Il faut encore dérober une famille honorable à la médisance et à la risée publique.

Les deux femmes ouvraient de grands yeux.

— Cela va-t-il durer longtemps ? demanda la mère.

— Peut-être un mois, peut-être quelques jours de plus.

— Et si vous faisiez l'opération tout de suite ?

M. Guérin haussa les épaules et répondit :

— Vous n'entendez rien à ces choses là, toutes femmes que vous êtes. Si monsieur vous dit que je ne suis pas mûr, il a ses raisons. Je les devine, moi. Contentez-vous de les respecter.

— Encore un mot, mesdames, ajouta Wilson. Tous les domestiques du monde sont des espions. Il faudrait que vous fussiez en état de vous servir vous-mêmes.

— Quant à ça, dit la mère Guérin, ça me regarde. J'ai fait mon ménage assez longtemps et je ne crains pas la fatigue. On verra que, pour une rentière, je cuisine encore assez proprement.

— C'est moi, reprit Wilson, qui vous enverrai vos provisions. Mon cocher, qui n'est pas un domestique, mais un esclave, vous les portera chaque matin. Refaites vos malles aujourd'hui, ne vous montrez pas même à la fenêtre et ne faites de confidences à personne. Nous partirons à dix heures du soir.

Il laissa Guérin radieux et les deux femmes stupéfaites. M. et Mme Laurent poussés par l'intérêt et la curiosité, ne tardèrent point à paraître. Mme Guérin la jeune, malgré les recommandations du docteur et les promesses qu'elle avait faites, ne sut rien cacher à ses parents. Elle pensait, suivant la formule consacrée, qu'une fille ne doit point avoir de secrets pour sa mère. Mme Laurent poussa les hauts cris : M. Wilson était un fou, un original, un homme à lier. Forcer une femme à se mettre au lit parce que son mari est malade ! on n'avait jamais rien vu de pareil ! Guérin sourit finement, et dit à ces dames :

— Vous n'entendez rien à la médecine trascendante. Est-ce que la femme n'est pas la moitié du mari ? Lorsque vous avez un moucheron dans l'œil droit, ne le faites-vous pas sortir en frottant l'œil gauche ?

On ne sut rien répondre à ces raisons.

### VII

Un mois après, M. Guérin, sa femme et sa mère déjeunaient ensemble dans une jolie maison de campagne. La vieille dame ne s'était pas vantée en disant qu'elle cuisinait bien. Une excellente odeur de foie de porc sauté à la poêle remplissait la salle à manger et sortait par les fenêtres ouvertes. Tout le monde mangeait de bon appétit, le malade surtout. La petite Mme Guérin disait de temps en temps que la position horizontale lui était devenue odieuse et qu'il faudrait enfin procéder à l'opération. Mais Pierre-Marie, soutenu par une douce confiance, attendait patiemment la volonté de M. Wilson.

Le chirurgien entra sur le coup dem idi. Sa figure, ordinairement impassible, semblait animée par quelque émotion violente.

— Mon cher ami, dit-il à Guérin, vous ne souffrirez plus longtemps. Le jour approche. C'est peut-être pour demain. Dans tous les cas, cela ne dépassera pas la semaine.

— A quels signes l'avez-vous deviné? demanda la jeune dame.

*(A suivre.*

# A LA FRANCE MODERNE

LYON — Rue Neuve, 25, et Rue de la Bourse, 6 — LYON

## VENTE A CRÉDIT AVEC FACILITÉS SPÉCIALES DE PAIEMENT

La **France Moderne**, grâce à sa puissante organisation, est la seule Maison qui, jusqu'à ce jour, ait réalisé et mis en pratique le principe de vendre à Crédit aux mêmes prix que les premières maisons decomptant. Elle est donc à même, par conséquent, de prouver que toutes ses marchandises sont offertes aux acheteurs à 15 et 20 % meilleur marché que dans n'importe quelle maison similaire.

Elle possède, dans ses vastes Magasins, un assortiment immense de Marchandises de premier choix, provenant directement des meilleures *Fabriques françaises*, tel que :

**Nouveautés et Hautes Fantaisies, Robes et Costumes, Draperie, Velours, Soieries, Mérinos, Cachemires noirs et fantaisie, Chemiserie, Toilerie, Blanc, Lingerie, Rouennerie, Bonneterie, Ganterie, Confection pour Dames et Fillettes, Rayon spécial pour Deuil etdemi-Deuil, Vêtements confectionnés et sur mesure, pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants, Chapellerie, Modes, Chaussures, Parapluies, Ombrelles et En-Cas, Cannes, Horlogerie, Bijouterie, Bronzes, Suspensions. Couverts, Glaces, Literie, Meubles, Pianos, Tapis en tous genres, Ameublements, Couvertures, Matelas, Edredons, Oreillers, Traversins, Voitures d'enfants de tous systèmes, Fourneaux et Appareils de chauffage, armes de luxe et de précision, etc., etc.**

*Réparations d'Horlogerie, Bijouterie, Joaillerie, Bronzes, Dorure, Argenture, Nickelage. — Prix exceptionnel de bon marché, Réparations garanties*

**CONDITIONS DE VENTE**

Pour **2** francs de versement, on livre pour **15** francs
— **5** — — **25** —
— **10** — — **50** —
— **15** — — **75** —

Pour **20** francs de versement, on livre pour **100** francs
— **30** — — **150** —
— **50** — — **200** —

**CONDITIONS DE PAIEMENT**

L'achat de **15** et **25** francs se paie **1** fr. par semaine.
— **50** — **2** —
— **75** — **3** —

L'achat de **100** francs se paie **4** fr. par somaine
— **150** — **5** —
— **200** — **6** —

Pour les achats supérieurs à **200** francs, on traite de gré à gré avec la Direction.

Bien que vendant aux mêmes prix que les premières Maisons de comptant, les Magasins **A LA FRANCE MODERNE**, pour prouver la puissance de leur organisation, feront un rabais de 5 0[0 sur tout achat au comptant.

*L'entrée des Magasins étant entièrement libre, nous invitons vivement les personnes désireuses d'entrer en relations avec la Maison, à venir se renseigner avant d'acheter.*

**Expédition *franco* en province de tout achat au-dessus de 25 francs**

Toutes réclamations, échanges, etc., devront être faits dans le délai de 48 heures. — Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser aux bureaux, rue de la Bourse, 6, au premier, au-dessus de l'entresol. — Magasins et Bureaux ouverts de huit heures du matin à huit heures du soir, Dimanches et Fêtes, jusqu'à midi. — Toutes les Marchandises sont marquées en chiffres connus.

**PURGEZ-VOUS** sans cesser vos occupations, avec la **Vanilline Cornet** (Déposé).

Agréable, très douce, facile à prendre, acceptée par les estomacs les plus délicats. Elle chasse la bile, les glaires, purifie le sang. Elle convient à tous les tempéraments. **Elle remplace avec avantage les eaux purgatives** qui n'ont plus, au dire des médecins, la même vertu qu'autrefois.

On se purge sans bouillon ni tisane, en toutes saisons. On peut sortir, travailler, prendre ses repas sans rien changer à ses habitudes, — le paquet de 2 doses **1** fr. **20**, 5 paquets **5** fr., franco contre timbres ou mandat-poste, **Cornet**, pharmacien, 2, rue Octavio-Mey, Lyon Saint-Paul et principales pharmacies.

**CHLOROSE ET LEUCORRHÉE**

**PERTES BLANCHES**

guéries rapidement par l'emploi de l'ELIXIR AMÉRICAIN au robinia, composé du Dr **Villaroto** de **Guatemala**. — Dépôt dans toutes les pharmacies et à Lyon, pharmacie LAVOCAT, 42, rue Ferrandière, et à Paris pharmacie Moppert, 51, rue du Temple. — Prix du flacon, 4 francs.

# ACCOUCHEUSE

Mme Veuve YVERNAT

*Rue du Viel-Renversé, 3, angle de la rue du Doyenné (St-Georges)*

**LYON**

Tient des Pensionnaires.— Chambres indépendantes.— Discrétion assurée.
Renseignements par correspondance. — PRIX MODÉRÉS.

Vient de paraître

LE

# PETIT GUIDE

DE

## L'ÉTRANGER A LYON

**1886**

Contenant : Plan de Lyon. — Nomenclature des rues, avec leurs tenants et aboutissants. — Tarif des voitures de place.— Indicateur du Service des Omnibus et Tramways de Lyon, Chemins de fer (aller et retour, dans un rayon de 250 kilomètres), Bateaux, etc.— Noms et adresses des Commissionnaires, Voituriers, localités desservies, dates, lieux et jours de départs.

**PRIX : 50 CENTIMES**

Par Correspondance, **60** centimes

EN VENTE A L'AGENCE Vor FOURNIER

**Rue Confort, 14**

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

## Cabinet de Me LAURENT

*Membre de la Chambre syndic. des Défenseurs 23, rue Claudia, Lyon.*

Le magasin qu'exploitait M. Dhume, coffretier à Lyon, 90, cours Lafayette, a été vendu à une personne désignée dans l'acte.

Les oppositions doivent être adressées dans les dix jours à M. LAURENT, à peine de forclusion.

Pour avis : J. LAURENT.

## AU CAPRICE

***39, rue de l'Hôtel-de-Ville***

MANTEAUX IMPERMÉABLES POUR DAMES

de toutes tailles

Prix unique : **14** f. **95**

Cette maison est la seule qui offre en *Soiries, Rubans et Passementeries* de vraies occasions à des

PRIX EXCEPTIONNELS

*Avis aux Désespérés!!!*

## CONSULTATIONS

sur toutes Maladies

A LA

CLINIQUE MÉDICALE

*Rue Cuvier, 11*

— LYON-BROTTEAUX —

**Guérison radicale et surtout sans mercure des affections secrètes et de Matrice.**

TRAITEMENT SÉRIEUX

CABINET DU DOCTEUR : *De 11 heures à 3 heures et de 7 heures à 9 heures du soir. — Gratuit, les mardis et samedis, de 6 à 9 heures.*

**CORRESPONDANCE**

## Mme MULHER

AVENIR PAR LES CARTES

POSSÈDE VRAI SOMNAMBULE

LYON, Avenue de Saxe, 107

**CORRESPONDANCE**

***ON ACHÈTERAIT***

DANS LE CENTRE

**PETIT CAFÉ**

ayant Clientèle choisie

*S'adresser, 3, rue Palais-Grillet, au 1er.*

## LA SAVONNERIE MAUBERT

**18, rue St-Pierre, Lyon**

A l'honneur de prévenir sa nombreuse Clientèle qu'à l'occasion des fêtes du 1er janvier, ses magasins ont l'entrée libre depuis le 5 décembre dernier.

EN VENTE

# LE CICÉRONE

de l'Étranger à Lyon

CONTENANT LA

**NOMENCLATURE DES RUES, AVEC LEURS TENANTS & ABOUTISSANTS**

**INDICATEUR**

Du service des Tramways et omnibus de Lyon et de la banlieue et des Voitures extramuros, Chemins de fer

PRIX : **10** CENTIMES

**A l'Agence Victor FOURNIER, rue Confort, 14**

ET CHEZ LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

# LOTERIE DE NICE

## 4e TIRAGE : LE 26 DÉCEMBRE PROCHAIN

## Le Billet : 1 Franc

*En vente à l'AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, Lyon*

# Agence de publicité V. FOURNIER

SUCCURSALE
SAINT-ETIENNE
*Rue Sainte-Catherine, 6*

CORRESPONDANT DE L'AGENCE HAVAS

*LYON, 14, Rue Confort, 14, LYON*

SUCCURSALE
GRENOBLE
*Passage Teisseire*

Pour les journaux ci-dessous désignés par une astérisque, les Annonces et Réclames en sont reçues exclusivement

**A L'AGENCE**

**Lyon :** * Progrès. — * Nouvelliste. — * Express. — * Petit Lyonnais. — * Salut public. — * Courrier de Lyon. — * Moniteur judiciaire. — * Echo de Fourvière. — Courrier du Commerce. — * Moniteur des Soies. — * Bulletin du Moniteur des Soies. — * Passe-Temps. — * Gazette agricole et viticole. — * Lyon horticole. — * Construction lyonnaise. — * Journal de Médecine véterinaire. — * Le Tintamarre lyonnais. — * La Revue du diocèse. — * Journal des Locations. — * La Revue lyonnaise. — * Les Annales lyonnaises. — * Le Torpilleur. — * La Discussion. — * L'Accord Parfait. — * La Revue géographique littéraire. — * Lyon s'amuse.

**Villefranche :** Journal de Villefranche. — Le Progrès agricole. — L'Indépendaul du Beaujolais.
**Tarare :** Bon citoyen.
**Grenoble :** Avenir de l'Isère. — Le Petit Dauphinois. — Le Dauphiné catholique.
**Allevard :** Gazette d'Allevard.
**Voiron :** Petit Voironnais.
**Bourgoin :** Indicateur.

**Saint-Marcellin :** Mémorial de Saint-Marcellin.
**Vienne :** Le Journal de Vienne. — Le Moniteur viennois.
**Saint-Etienne :** Mémorial de la Loire. — Petit Ltéphanois. — Moniteur de la Loire. — Journal de Saint-Etienne. — Loire républicaine. — Echo des Mines.
**Montbrison :** Journal de Montbrison.

**Roanne :** Journal de Roanne. — Union républicaine de Roanne.
**Bourg :** Le Courrier de l'Ain. — Le Progrès de l'Ain. — L'Indépendant de l'Ain. — L'Avenir.
**Belley :** Messager du dimanche.
**Trévoux :** Journal de Trévoux.
**Nantua :** Abeille du Bugey.

**Mâcon :** Journal de Saône-et-Loire. — Union républicaine.
**Châlon-sur-Saône :** Courrier de Saône-et-Loire. — Progrès de Châlon-sur-Saône. — Dépêche.
**Louhans :** L'indépendant. — Le Journal de Louhans.
**Tournus :** Journal de Tournus.

**Charolles :** Echo de Charolles. — La Démocratie charollaise.
**Valence :** Le Messager. — L'Echo de la Drôme. — Le Journal de Valence.
**Annonay :** Journal d'Annonay. — Haute-Ardèche.
**Genève :** Journal. — Feuille d'avis. — Tribune, et les principaux journaux suisses.

**Sont reçues aux mêmes Bureaux les Annonces pour tous les journaux du monde**

ENVOI *FRANCO* DU TARIF GÉNÉRAL SUR DEMANDE AFFRANCHIE

**CONDITIONS SPÉCIALES POUR LA PUBLICITÉ DANS LES SEMAINES RELICIEUSES FRANÇAISES**


# LYON S'AMUSE

Journal Littéraire, Satirique et Mondain

*Se trouve chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et dans tous les Kiosques.*

**VENTE EN GROS CHEZ M. ÉVRARD, RUE DES ARCHERS, 17**

5508 — Lyon, Imprimerie Léon DELAROCHE et Cie, place de la Charité, 10.